



WANG SHU, PRITZKER PRIZE 2012

« J'utilise des matériaux traditionnels couplés à des procédés constructifs modernes. »

L'architecte chinois Wang Shu, âgé de 48 ans, a remporté fin février le prix Pritzker 2012. Son agence, « Amateur Architecture », qu'il a créée avec sa femme Lu Wenyu en 1997, est installée au sud de la Chine, à Hangzhou, sa ville natale. En rupture avec la production standardisée des grosses agences d'architectures publiques héritées du communisme, il y développe une pensée personnelle qui place l'humain, l'artisanat et l'environnement au cœur de sa pratique architecturale.

Entretien réalisé par Hélène Reinhard



Vos réalisations laissent supposer un parcours peu banal. Comment avez-vous débuté ?

Au début des années 80, la première école d'architecture chinoise a vu le jour, à l'université du sud-est. C'est là que j'ai étudié. Avant la création de cette école, il n'y avait pas d'enseignement de l'architecture et pas non plus d'architecture, d'ailleurs. L'enseignement était très vieux jeu, similaire au système des Beaux-Arts à Paris. En Chine, c'était l'époque où les gens s'ouvraient à

d'autres idées, où de nouvelles visions émergeaient. J'étais un étudiant perturbateur. Les professeurs ont refusé de me donner mon diplôme car ils me considéraient comme un mauvais élève. C'est ce qui a marqué le début de mon engagement : j'ai commencé à rêver d'une nouvelle manière d'enseigner et d'exercer le métier d'architecte, dans une atmosphère de liberté.



PAGE DE GAUCHE. Musée d'histoire, Ningbo, 2008.

CI-CONTRE. Rue Zhong Shan, Hangzhou, 2009.

Vous avez commencé à exercer sans diplôme ?

Oui. J'ai réalisé mon premier bâtiment en 1995. C'était un hôtel gratte-ciel à Nanjing. À l'époque, j'étais l'assistant du professeur qui réalisait le projet mais il m'a laissé le dessiner seul. Dans les années 90, toujours comme assistant, j'ai réalisé de nombreux autres petits projets, en particulier des rénovations de bâtiments anciens. Ils m'ont appris à gérer les différents aspects du métier. La plupart d'entre eux ont malheureusement été démolis. Depuis les années 90, le développement a été ultrarapide et il a fallu sans cesse démolir pour reconstruire autrement. Il y a malgré tout un aspect positif : ça laisse beaucoup d'espace libre, pour la création comme pour la construction. Dans les années 80, les jeunes avaient des idées plein la tête mais dans les années 90, tout le monde a eu le regard rivé vers les affaires. À l'époque, dans toute la Chine, il n'y avait que trois architectes qui expérimentaient de nouvelles approches : Zhang Yong He, Liu Jiakun et moi-même. Nous avons fait des émules, aujourd'hui nous sommes une trentaine à revendiquer nos idées, à les présenter dans des réunions, à tenir des conférences et à être exposés, en Chine et à l'étranger.

A quel moment votre agence est-elle apparue dans ce processus ?

Ma femme et moi, nous l'avons créée en 1977. Nous étions alors en dehors du système et revendiquions une position indépendante. C'est pour cela que nous l'avons nommée Amateur Architecture. À l'époque, c'était surtout une philosophie. En 2000, nous avons réellement commencé à développer l'agence. Nous avons eu beaucoup de commandes de gens qui avaient entendu nos idées et voulaient absolument que nous travaillions sur leurs projets. Un promoteur un peu particulier qui avait étudié la littérature avant de devenir patron dans l'immobilier nous a contactés. Il désirait réaliser une tour de logements à Hangzhou, selon des méthodes expérimentales. La conception du projet nous a pris deux ans. Une fois la construction achevée, il était ravi et trouvait le résultat très intéressant mais il nous a quand même dit que c'était la première et la dernière fois qu'il faisait ce genre d'expérience. C'était trop lourd, trop risqué.

Quelle était la différence entre cette tour baptisée *Vertical Housing* et un immeuble classique de promoteur ?

Les appartements ont été faciles à vendre, tout est parti en trois mois, mais c'était trop pour le client. D'habitude, les promoteurs font concevoir leurs projets en un mois, sur un modèle quasi unique de logement ; la construction dure 6 mois et ils vendent le tout en deux jours. Les plans de nos appartements sortaient de l'ordinaire, ils proposaient des espaces modulables avec des dimensions peu courantes, et surtout, ils n'étaient pas décorés. Les gens se sont montrés réticents. Ceux qui ont osé acheter ont d'abord été surpris mais ils y ont pris goût.

Cela vous a-t-il amené à travailler sur d'autres formes d'habitat collectif comme le logement social ?

En Chine, très peu de projets ont un enjeu social. Il n'y a pas de système, pas de culture, pas d'opportunités pour faire émerger ce genre de concept. Les gens pensent que ce n'est pas important. D'ailleurs, les pauvres n'aiment pas vivre dans des logements sociaux, parce que c'est humiliant. Généralement, les logements sociaux ont une surface inférieure à 100 m². Or la famille chinoise typique compte trois membres. Ces familles-là ne veulent pas vivre dans moins de 100 m². Les gens veulent un grand jardin, une grande maison, et on se prépare à un grand désastre !

Vous avez réalisé un projet impressionnant par sa taille, le nouveau campus de l'académie des beaux-arts de Hangzhou.

En 2003, nous avons participé au concours. Les commanditaires aimaient mes idées, ils les comprenaient bien. Ils savaient aussi que j'étais bien implanté dans le milieu artistique à Hangzhou. Ils ont dû se dire que j'étais le plus à même de concevoir des espaces pour les étudiants artistes. Je leur ai fait une proposition qu'ils ne pouvaient pas refuser. Le budget prévu était calqué sur les prix du marché, soit 4 000 yuans/m² (un peu moins de 500 euros). La commande était axée sur quelque chose de très expérimental, avec une inspiration internationale. J'ai proposé de répondre et de diviser par deux le



coût de construction. Le choix a été payant, j'ai gagné. J'ai alors pu poser ma condition : celle de prendre toutes les décisions sur l'architecture des bâtiments.

Était-ce une commande publique ? Pourquoi était-elle moins chère ?

C'était une commande du gouvernement local mais l'argent venait des banques. En Chine, elles investissent dans la construction d'équipements publics qui font la renommée de la ville. Pour qui veut construire quelque chose, c'est le seul financement possible. Le coût était moins élevé principalement parce que mes projets ne comportent jamais de décoration, d'ornementation. Les murs sont bruts, le budget est consacré quasi uniquement au gros-œuvre.

Vous avez utilisé des matériaux de récupération ?

À Hangzhou, dans les années 2000, j'ai remarqué que les matériaux issus des démolitions massives pullulaient, et étaient revendus pour rien. Personne ne réalisait que c'était une matière première importante. J'ai décidé d'essayer de les réutiliser dans mes constructions pour le campus. Ces matériaux me servent aussi à présenter mes idées sur le temps, la mémoire et j'aime participer à la préservation de l'artisanat.

Pensez-vous que cette réutilisation soit applicable à plus grande échelle ?

Oui et non. Nous vivons un moment charnière. Je pense avoir travaillé avec la dernière génération d'artisans capables de réaliser ce genre d'ouvrage. Dix ans plus tard, ce projet n'aurait pas pu se faire dans ces conditions, il n'y aurait pas eu d'artisans capables de le mettre en œuvre. Mes constructions utilisent des matériaux traditionnels couplés à des procédés constructifs modernes. Ce n'est pas évident à mettre en place. Les artisans ne savent pas bien combiner les deux. Pourtant, la Chine est un pays incroyable : pour un chantier, n'importe où, on peut encore trouver assez facilement et rapidement une centaine d'hommes qui vont posséder toute la dextérité, la

patience et la rapidité pour réaliser des travaux d'une précision et d'une qualité extraordinaires. En les guidant dans l'exécution de travaux qu'ils pensaient ne pas maîtriser, ces hommes ont réalisé des parements comme celui du musée d'histoire que nous avons construit à Ningbo. Ce parement qui recouvre tout le bâtiment est fait de tuiles, de briques, de morceaux de pierre empilés avec une rectitude impressionnante. Ces savoirs existent encore, mais si personne ne les utilise, je ne suis pas certain qu'ils perdurent encore longtemps.

L'un de vos projets à Hangzhou semble bien exprimer votre idée de l'architecture et de l'urbanisme, il s'agit du réaménagement de la rue Zhongshan, la rue impériale.

C'est un projet important. La municipalité avait engagé une réflexion sur le devenir de cette rue dont ils voulaient raser tous les bâtiments. Même les habitants qui allaient être délogés, voulaient que tout soit démoli. Ils voulaient des bâtiments neufs. Un architecte planchait sur un projet de nouvelle rue. Un jour, j'ai été invité à participer à une réunion sur ce projet comme intervenant extérieur. J'ai trouvé le projet mauvais et inintéressant. Je l'ai dit. Une semaine après, on est venu me trouver pour me proposer le projet. J'ai accepté et j'ai posé mes conditions : je voulais absolument que la communauté qui habitait cette rue puisse rester. Il n'était question ni de démolition ni d'expulsion. Curieusement, ils ont été d'accord, alors que cela allait coûter deux fois plus cher que de tout raser et d'installer des entreprises. Les choses évoluent !

C'est un projet tout en finesse avec des éléments réhabilités ici et là, comme des mini-pavillons ou des folies disséminés le long de la rue. Vous y avez passé beaucoup de temps ?

Oui, on a fait travailler beaucoup d'étudiants pendant deux ans. Cette rue parle d'histoire, c'était la rue impériale. Il y a 30 ans, c'était la rue la plus occupée, la plus commerçante, la plus vivante de Hangzhou. Tout un symbole. Évidemment, le projet d'origine de la municipalité était d'élargir la rue, d'en faire un boulevard où les voi-



CI-CONTRE ET PAGE DE GAUCHE.
Xiangshan, campus de
l'école des Beaux-arts,
Hangzhou, 2007.

A DROITE. Vertical Houses,
tours de logements
– Hangzhou, 2007.



Photos Clément Guillaume

tures peuvent circuler. Nous, nous voulions absolument réfléchir et montrer comment on pouvait penser l'ancien et le nouveau comme un tout harmonieux. Cela passait par un rétrécissement de la rue, pour en faire une rue agréable, piétonne. Même cela, le bureau de la planification urbaine a fini par l'envisager. En plus, si l'on s'en tient à la loi, tous les bâtiments qui existaient et que l'on a agrandis ne sont pas réglementaires. Et là encore, la municipalité m'a surpris par son audace, en me disant : « Alors changeons la loi ! ». Ils m'ont trouvé téméraire et m'ont laissé faire parce que je suis têtue.

Le musée de Ningbo est l'un de vos projets les plus connus.

Comment s'est passé le chantier ?

Nous n'avions pas assez de temps pour les études de projet. Nous avons bataillé pendant un an avec le client qui ne nous faisait pas confiance. Nous participions à deux longues réunions par mois pour tout détailler, notamment les coûts. Durant le chantier, nous avons dû être présents de manière quasi permanente pour maîtriser les dépenses. On nous posait mille questions auxquelles nous devions trouver des réponses en deux heures. Il fallait constamment imaginer des solutions faciles, économiques et intelligentes à la fois. Tant que la construction du musée n'était pas encore terminée, les gens le trouvaient très bizarre. Nous avons donné une conférence à la mairie pour leur présenter le projet et les gens ont posé beaucoup de questions ! Ensuite, plus de 2000 personnes sont venues visiter le bâtiment chaque jour. Il leur parlait. Les gens y retrouvaient les courées de leur enfance, des tuiles, des briques qu'ils avaient connues et qui leur évoquaient le passé avec nostalgie. Ils sont sensibles au fait de retrouver quelque chose de leur quotidien dans un bâtiment public.

Sur quoi travaillez-vous en ce moment ?

Je réalise actuellement une petite maison à Nanjing, pour des promoteurs qui créent une sorte de parc d'architecture*, mais je travaille surtout sur des projets de recherche. Nous nous engageons de manière indépendante sur des projets à échelle territoriale. Par exemple pour le village de Shaoxin, dans la province de Hangzhou,

nous effectuons une mission pour réaliser un plan de sauvegarde et de rénovation. À Joushan, près de Ningbo, nous travaillons depuis 2010 sur un important projet de rénovation du marché aux poissons, qui pourra, j'espère, être construit en 2012. Nous avons invité huit architectes de différentes nationalités et des agences très réputées pour un tout petit projet dans un tout petit village. La province de Hangzhou est une région carrefour historiquement très fertile, avec des endroits très denses parce que la nature, les montagnes et les lacs occupent un territoire important et inconstruable. Le terrain constructible se répartit entre petits villages encastrés entre les montagnes et agglomérations très denses. C'est un territoire de réflexion passionnant. 90% des constructions patrimoniales sont démolies. Les villages disparaissent. Tout le monde veut du neuf. Les Chinois veulent du futur mais ils n'ont pas d'idée de l'avenir. La Chine connaît un développement fulgurant. Le gouvernement fonctionne comme une grosse entreprise qui réalise des investissements et qui veut faire du profit. Même si les dirigeants comprennent l'importance de la tradition, ce n'est pas l'enjeu du moment. D'un point de vue philosophique, je dirais qu'entre la réalité et le rêve, les chinois opèrent une confusion. Moi, je veux juste que mes projets s'ancrent dans la vraie vie.

* Le Cipea, China International Practical Exhibition of Architecture regroupe des bâtiments de nombreux architectes chinois et étrangers, dont notamment Zhang Lei, Steven Holl, SANAA, etc.